

Chérif SOUTI

Université Larbi Ben M'hidi, Oum El Bouaghi
Laboratoire SLADD, Université Les Frères Mentouri Constantine 1

L'Autre « colonisateur » dans Journal d'un oublié de Mustapha Bekkouche

« C'est au nom des principes enseignés par leurs maîtres français que, quelques décennies plus tard, les intellectuels musulmans vont remettre en question le régime colonial et même la souveraineté française en Algérie. », Guy Pervillé (2004 : 13)

La lecture de *Journal d'un oublié* du militant nationaliste algérien et auteur de langue française Mustapha Bekkouche, livre sur lequel porte l'étude présentée ici, permet de découvrir un grand intellectuel - dire « un penseur » ne serait pas une exagération -, et un grand personnage de la cause nationale. Elle nous éclaire également sur un pan entier de notre histoire, à savoir les années de la guerre de libération.

En effet, le lecteur de *Journal d'un oublié* est vite frappé non seulement par la valeur historique, littéraire, philosophique et esthétique du texte - doit-on dire qu'il n'a rien à envier aux œuvres des grands auteurs ? - mais également par le personnage lui-même, par l'auteur, par son parcours militant, par son désir de liberté, par sa détermination à sortir son pays du joug colonial, etc..

En plus de faire connaître ou de faire connaître davantage l'auteur et son œuvre - et c'est précisément l'objectif de ce numéro des Cahiers du SLADD - le travail présenté a l'ambition d'appréhender la représentation de l'Autre « colonisateur » dans *Journal d'un oublié* afin de cerner les rapports de l'auteur au colonialisme français et de mieux comprendre son œuvre, son combat et son parcours militant. Il est clair que l'Autre, c'est le colonisateur français, le colonialisme français, la France, l'État français, etc.

Néanmoins, l'étude présentée se veut être l'ébauche d'une recherche plus étendue qui portera sur l'altérisation du colonialisme dans toute l'œuvre de l'auteur. Donc, il s'agit plus d'ouvrir des perspectives de recherche que de proposer une analyse proprement dite.

L'étude proposée a pour objectif de répondre à deux questions principales.

1. Quels rapports M. Bekkouche entretient-il au colonialisme français dans son journal ?
2. Comment ces rapports se manifestent-ils ?

Dans un premier temps, il nous paraît nécessaire de retracer ne serait-ce que brièvement la courte et non moins riche vie de l'auteur afin de mieux cerner son action militant

1. L'intellectuel-martyr

Peu connu, M. Bekkouche fut très jeune l'un des premiers révolutionnaires algériens et un des membres fondateurs de l'Organisation Spéciale qui prépara le déclenchement de la guerre de libération. Originaire de la ville de Batna dans l'Est algérien où il naquit le 02 novembre 1930, il fit des études très brillantes. Très jeune, il lit les grands auteurs du XIX^e siècle. Ces lectures marqueront et forgeront sa personnalité. En effet, il se passionna depuis sa tendre enfance pour les lettres et la philosophie. Au lendemain du déclenchement de la guerre de libération, il est arrêté et incar-

céré à l'âge de 24 ans à la prison de Coudiat à Constantine puis à celles de Barberousse et Berouaghia. Libéré, il rejoint ses frères d'armes du Front de Libération Nationale au maquis. Capturé, il sera exécuté à l'âge de 30 ans, le jour même de son anniversaire, le 02 novembre 1960.

Il nous légua une œuvre prolifique constituée de textes en tous genres (Poésie, récits, journal, romans,...) écrite principalement dans les geôles coloniales. Une partie de cette œuvre a survécu aux aléas du temps et à la censure coloniale. Trois livres ont déjà été publiés aux Éditions ANEP : *Journal d'un oublié* (son journal de prison) en 2002, un recueil de nouvelles intitulé *Message d'outre-tombe et autres nouvelles* en 2012 et *Le Passeur de rêves* (un recueil de poèmes) en 2017. D'autres livres, notamment des romans, seront publiés prochainement.

2. Journal d'un oublié : hymne à la liberté

M. Bekkouche écrit son journal de 114 pages entre le 03 février et le 08 mai 1955 durant son incarcération à la prison de Coudiat à Constantine. Néanmoins, le livre a été publié à titre posthume en 2002 aux Éditions ANEP. Une bonne partie de ce journal fut rédigée durant le mois de ramadan 1955. C'est un miracle que le livre ait échappé à la censure coloniale et nous soit parvenu. Connaissant les rouages du système colonial, son auteur écrit à ce propos (P. 41)

« Mon cahier a un mois, et je vais être obligé de l'interrompre. Il faut le faire sortir si je ne veux pas le perdre au cours d'une fouille ou d'un transfert. Je le reprendrai peut-être. J'écrirai sur des feuilles volantes, c'est plus facile à faire disparaître en cas de besoin. »

Il ressort de la lecture de ce livre qu'en plus du récit d'évènements et faits quotidiens produits à l'intérieur de la prison, il contient une pléthore d'interrogations et de réflexions philosophiques sur la condition humaine, la liberté, la justice, l'existence, le temps,

l'amour, la mort, la foi, le destin, etc. Quelques exemples illustrent notre propos :

On peut lire en page 12 la réflexion suivante :

« Demain ou l'avenir, c'est le présent qui n'est pas encore. Le présent, c'est l'avenir du passé. Aujourd'hui, c'est demain d'hier. Le temps ne serait-il pas une notion abstraite, construite par notre esprit pour comprendre les choses ? »

En page 33, il fait une réflexion très originale sur l'existence :

« La souffrance est si intimement liée à l'existence qu'elle en paraît être l'essence. Je souffre, donc j'existe, n'a pas dit Descartes. Peut-être se refusait-il à penser que penser, c'est nécessairement souffrir. Naître dans la souffrance et mourir dans la souffrance après avoir souffert toute une vie, c'est une fatalité à laquelle nul ne peut échapper. »

En outre, il est aisé de constater qu'en plus de sa valeur littéraire et philosophique, cet ouvrage est un témoignage historique sur un pan entier de l'histoire de la lutte de notre peuple pour le recouvrement de sa liberté et de sa dignité. En effet, *Journal d'un oublié* est un témoignage précieux sur la guerre d'Algérie et comment elle était vécue par les détenus politiques à l'intérieur des prisons coloniales.

M. Bekkouche dénonce le colonialisme et son cortège d'injustices, de racisme, de répression, de mesures arbitraires, de torture, etc. Si le style semble parfois atténué - certainement pour contourner la censure -, il n'en demeure pas vrai que le ton est souvent osé et incisif en dépit du risque qu'encourait son auteur. Il cristallise on ne peut plus clairement la pensée politique de l'auteur (P. 93) :

« La France n'est plus la France, elle est moitié russe et moitié américaine. Pourquoi veut-elle que d'autres peuples soient français malgré eux ? »

Plus encore, et là nous citons la fille de l'auteur qui indique dans la préface du livre « ... il (le journal) nous met en contact direct avec la

psychologie de l'intellectuel détenu qui transcende sa réalité et refuse de laisser la condition pénitentiaire stériliser son esprit et sa pensée. »

M. Bekkouche devait écrire un autre journal. Il précise en fin de son journal (p. 114) : « *Aujourd'hui part mon cahier à l'aventure. Il faut qu'il sorte. J'en écrirai un autre.* » Malheureusement, ce dernier ne nous est pas parvenu !

3. Identité et altérité

Personne n'est intrinsèquement Autre, il ne l'est que parce qu'il n'est pas moi, écrit Tzvetan Todorov dans *Nous et les autres* (1993 : 113). Les questions de l'identité et de l'altérité sont fortement présentes dans le journal de M. Bekkouche. On peut remarquer que l'Altérité se construit dans un rapport au Moi, au Nous. Est Autre, celui qui n'est pas Moi. Ce rapport à l'Autre constitue l'essence même du nationalisme algérien qui s'inscrit aux antipodes du discours colonialiste comme on le verra plus loin. Pour affirmer son identité, l'Algérien refuse de s'identifier à l'Autre colonisateur.

Il se dégage de la lecture du texte que l'auteur veut se démarquer de l'Autre français, européen, colonisateur. Il se définit ainsi par rapport à l'Autre pour s'en différencier. L'Autre n'est pas moi. Je ne suis pas l'Autre. L'Algérie, n'est pas la France. M. Bekkouche exprime clairement son appartenance à l'Algérie, au peuple algérien et à la nation algérienne et refuse de s'identifier à la France. Ainsi, évoquant la Conférence de Bandung (Avril 1955), conférence des non-alignés, à laquelle l'Algérie était représentée, il écrit en page 79 :

« Le « Comité de Libération d'Afrique du Nord » a envoyé des délégués : un pour chaque pays d'Afrique du Nord. Espérons qu'à cette Conférence, on parlera de l'Algérie en tant que peuple et Nation. »

À contre-courant de l'idéologie coloniale, le militant nationaliste algérien distingue deux nations différentes, deux pays différents : l'Algérie, le sien ; et la France qu'il met devant ses responsabilités en tant que nation colonisatrice. Il déclare en page 65 :

« On aura beau crier que l'Algérie, c'est la France, nul ne sera dupe, car la différence est par trop grande, l'histoire, la géographie, les mœurs, la langue... »

Ici, la référence est faite à la déclaration du Ministre français de l'Intérieur de l'époque et futur Président de la République Française François Mitterrand qui déclara au lendemain du déclenchement de la guerre de libération (Le 12 décembre 1954) :

« ... L'Algérie, c'est la France parce qu'il se trouve que les départements de l'Algérie sont des départements de la République française... Il n'y a qu'un seul Parlement et qu'une seule nation dans les territoires d'outre-mer comme dans les départements d'Algérie comme dans la métropole... »

Cette déclaration a la valeur d'une affirmation qu'il n'y avait pas de revendication nationaliste possible en Algérie et qu'il n'y avait qu'une seule nation une et unie, que ce soit en Métropole ou en colonies, la nation française. Aux yeux du gouvernement et même aux yeux de certains Français, l'Algérie était française, une partie de la France, une partie de la nation française.

Quelques jours après son élection à la tête du premier Gouvernement Provisoire de la République Algérienne, son président Ferhat Abbas déclare :

« L'Algérie n'est pas la France. Le peuple algérien n'est pas français. Émettre la prétention de « franciser » notre pays constitue une aberration, une entreprise anachronique et criminelle... »¹

Dans le journal de M. Bekkouche, cette différenciation-distanciation apparaît également à travers la nomination. Il y a d'un côté les Algériens (p. 38) - appelés à l'époque coloniale les « Indigènes », « Musulmans d'Algérie » ou « Arabes » - et de l'autre côté les Français, les Européens et les Israélites (P. 38). Rappelons qu'à cette

1. Journal El Moudjahid, N°30, 10 octobre 1958.

époque-là et dans l'idéologie coloniale, le terme « Algériens » était appliqué aux Européens d'Algérie. On peut lire en page 35 :

*« Tous les jours des hommes se côtoient en s'ignorant et tous les jours les occasions passent entre **Européens** et **Algériens** qui ne veulent pas se comprendre. »*

Par ailleurs, l'emploi des pronoms personnels est révélateur de ce rapport à l'autre dont l'auteur cherche à se démarquer. En effet, pour marquer son appartenance à l'Algérie et s'identifier aux Algériens, l'auteur fait usage du pronom « nous ». Par contre, l'Autre colonisateur apparaît surtout à travers les pronoms « on » « ils ». Le « on » renvoie ici à un groupe de personnes dont celui qui parle ne fait pas partie. Les exemples qui illustrent notre propos sont légion (Une dizaine d'occurrences relevées). Nous en citons un :

*« L'épée de Damoclès est installée : à quelle allure va-t-elle fonctionner ? Une fois de plus, **on** veut pousser un peuple au désespoir. **Nous** ne serions pas étonnés d'être rejoints par beaucoup de militants de tous les partis nationalistes. »*

Il est évident que le « on » renvoie aux autorités coloniales tandis que le « Nous » renvoie aux militants nationalistes algériens et plus particulièrement au Front de Libération Nationale (FLN). Il serait donc instructif de cerner les rapports de notre auteur et militant nationaliste à cet Autre dont il cherche à se démarquer.

4. Rapports à l'Autre

Avec cette lucidité et ce discernement propres aux intellectuels, M. Bekkouche n'identifie pas le colonialisme à la France. En effet, à la France conquérante et colonisatrice, il oppose une France civilisatrice et libératrice, celle des Lumières et des humanistes, celle de la Révolution française, idée partagée par bon nombre de révolutionnaires algériens qui voyaient en la France qu'ils combattaient le symbole de la liberté.

Cet idéal faisait que les nationalistes algériens en général, notamment les intellectuels, embrassaient les principes de la révolution française. F. Abbas futur leader du FLN écrit en 1931 (2011 : 54) :

« L'Algérien croit en la France, celle des philosophes du XVIII^e siècle, celle des principes de 1789, celle des Français qui ont été du côté des Indigènes et que les intellectuels musulmans ne cherchent nullement à poignarder. »

4.1. La France libératrice

Les marques de l'attitude positive de l'auteur envers la France des Lumières sont nombreuses dans le texte :

Cette bonne France est celle qui de tout temps a défendu les libertés (P. 104) :

« Il est regrettable pour un pays comme la France qui, de tout temps, a été défenseur des libertés, d'être menacé de disparition. »

Elle est incarnée par la figure des grands écrivains et poètes français comme le grand poète Paul Eluard dont il cite quelques vers sur la liberté (p. 67) :

*Par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté*

Elle est celle du philosophe et penseur Descartes, de l'écrivain moraliste Jean de La Bruyère (p. 111), du poète Jaques Prévert (P. 36).

La France libératrice est aussi celle des intellectuels anticolonialistes de gauche (Socialistes et communistes) qui défendirent la cause algérienne et le droit du peuple algérien à l'indépendance : Roger Stéphane dont M. Bekkouche dénonce l'incarcération (p. 54). Roger Stéphane était écrivain et journaliste, ancien résistant, co-fondateur de *L'Observateur*, et engagé au côté du Par-

ti communiste ; Gilles Martinet (p. 54) journaliste, intellectuel et homme politique de gauche ; Claude Bourdet (p. 54) écrivain, journaliste et militant politique de l'UGS (Union de la Gauche Socialiste) ; François Mauriac (pp. 29 et 54) journaliste et écrivain, grande figure du combat anticolonialiste ; Pierre Mendès-France homme politique anticolonialiste, (pp. 29-54) à l'époque, président du Conseil (Chef du Gouvernement) et ministre des Affaires étrangères. Mendès-France était à l'origine de la paix en Indochine, il prépara l'indépendance du Maroc et de la Tunisie. Ses tentatives de réformes en Algérie ont échoué et entraîné la chute de son gouvernement. F. Mauriac soutient Mendès-France dans ses entreprises de décolonisation. L'auteur encense ces deux personnalités. Il note en page 29 :

« Il faut à la France une douzaine de Mendès-France et au catholicisme autant de F. Mauriac pour pouvoir rendre à la première un peu de sa « vocation » libératrice, et au second sa mission humaine. Si tous les hommes politiques français étaient comme Mendès-France et tous les hommes de lettres comme F. Mauriac, nous n'en serions pas là... »

Cette bonne France est représentée également par l'administration pénitentiaire qui prend des mesures afin de faciliter le mois de Ramadan par l'amélioration de la soupe et le réveil du matin pour les prisonniers (p. 90) ainsi que par l'autorisation de prendre exceptionnellement un bain n'importe quel jour de la semaine (p. 92). Elle est incarnée également par la figure du gardien qui, une nuit, a bien voulu éteindre la lumière sur la demande des prisonniers malgré le règlement (p. 109).

4.2. La France colonisatrice

La mauvaise France est fortement présente dans le texte. Elle est incarnée par plusieurs figures dont la plus saillante est celle du colonialisme que l'auteur condamne avec la plus grande fermeté en déclarant qu'il porte en lui-même sa propre condamnation (p. 26).

Sa position sur le colonialisme est plus nuancée dans le passage suivant (p. 102) :

« Le colonialisme ne lâchera donc pas, dans l'intérêt de la France et de ce qui était son empire ? La renonciation par l'Angleterre à ses colonies a provoqué la naissance du Commonwealth britannique. L'Angleterre est beaucoup plus puissante qu'avec son ancien empire. Elle a fait de ses anciennes colonies des pays libres, mais reconnaissants. »

M. Bekkouche serait donc pour un dénouement pacifique du conflit algéro-français dans l'intérêt des deux pays.

Le premier représentant du colonialisme en Algérie est le gouvernement français, notamment le gouvernement de droite. On a vu précédemment que la gauche était plutôt pour l'indépendance des colonies, notamment les communistes qui apportèrent, par moments, leur soutien aux Algériens dans leur combat anticolonial. Il faut souligner que le premier parti nationaliste indépendantiste algérien, l'Étoile Nord-Africaine, est né dans les milieux ouvriers algériens en France grâce au soutien des communistes.

Le gouvernement de droite refuse de reconnaître le droit du peuple algérien à la liberté et recourt à des méthodes répressives. Quelques passages choisis illustrent ces méthodes :

La répression (p. 35)

« L'épée de Damoclès est installée : à quelle allure va-t-elle fonctionner ? Une fois de plus, on veut pousser un peuple au désespoir. Les tribunaux militaires vont siéger nuit et jour. Rien n'arrêtera plus la Répression. L'Afrique du Nord sera la nouvelle Indochine : des milliers et des milliers d'hommes vont mourir ... »

L'emprisonnement arbitraire (p. 15)

« Il faut tout craindre de ces gens qui ne savent pas pourquoi ils nous mettent en prison et qui veulent nous y garder coûte que coûte. »

La torture et la persécution (p. 95)

« Je ne veux cependant pas penser aux « lieux de rassemblement » (Camps de concentration) où on commence à entasser les « suspects ». Si j'y pense, c'est pour me dire que mes camarades et moi, nous sommes à l'abri. A l'abri de la persécution, des méthodes concentrationnaires,... »

La falsification et la fraude (p. 79)

« La falsification et la fraude ont donné au peuple à réfléchir. A quoi bon voter quand il n'est pas tenu compte de la volonté populaire ? »

Le colonialisme est représenté également par le système judiciaire français. Le militant nationaliste algérien dénonce le parti pris de la justice française qu'il raille :

« La loi, instrument de la justice pour maintenir l'ordre, est conçue de telle façon qu'elle jette le désordre et la confusion dans les esprits qui l'appliquent et ceux qui la subissent. Système judiciaire incompatible avec le Droit individuel. A réformer. » (p. 24)

« Nos souffrances ne peuvent pas toucher ce qu'on appelle la justice. » (p. 46)

« Il est malheureusement devenu un fait courant que quelqu'un qui tombe entre les mains de la police en soit coupable pour aller directement en prison. La justice permet de telles choses, il n'y a plus rien à dire. » (p. 46)

L'institution religieuse chrétienne est une autre figure du colonialisme français. Selon l'auteur, cette institution doit retrouver sa mission humaine (p. 29). Elle est représentée par :

La sœur (la nonne) qui refuse un prisonnier musulman dans sa salle (p. 28) :

« Le Zèbre (surnom d'un prisonnier musulman) est revenu de l'hôpital après 24 heures dans le « cabanon ». La sœur l'a refusé

*dans « sa » salle parce que c'est un prisonnier : charité chrétienne !
Le racisme brime tous les sentiments. »*

**Les fidèles chrétiens qui fêtent Pâques sans se soucier
des souffrances du peuple algérien (p. 61) :**

« Pâques ou la résurrection de Tout, selon la doctrine chrétienne, les Pâques seront célébrées comme tous les ans dans la joie et la piété par des croyants que la misère humaine qu'ils côtoient chaque jour de l'année ne secoue d'aucun brin de pitié. La piété ne coûte rien qui n'est pas soutenue par le sacrifice. Si ces hommes et ces femmes pouvaient naître pour le peuple algérien tout entier, comme pour toute l'humanité, l'avenir serait souriant. »

Outre le gouvernement et la justice, *la mauvaise France* est incarnée par les figures du gendarme qui torture les prisonniers (p. 78), des réservistes torturant *avec raffinement* des employés algériens (p. 77), du restaurateur qui exploite les prisonniers honteusement (P. 93), du médecin de la prison qui ne fait pas son travail correctement (*Je suis certain que le docteur est un trafiquant et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il pratique la dichotomie*, (P. 64), des Européens et des Israélites qui se rendent complices du colonialisme en refusant de dénoncer la répression exercée contre le peuple algérien, (p. 37)

La mauvaise France est celle des racistes (pages 28, 51 et 52), celle de la sœur qui refuse de soigner un prisonnier parce qu'il est algérien (p. 28). Pour dénoncer le racisme à l'égard des Algériens, M. Bekkouche écrit en page 28 :

« Le racisme brime tous les sentiments. Partout, dans les lycées, les casernes, les administrations, les hôpitaux, et même en prison, l'Arabe est Arabe. C'est un être repoussant, inférieur qu'il faut mettre tout seul. »

Conclusion

C'est la confrontation de l'Autre qui fait émerger l'identité, la fait exister et l'extériorise, écrit Lipiansky, (1993 : 36). L'étude présentée permet de donner à voir une représentation de l'Autre colonisateur en deux figures : la bonne et la mauvaise France. Cette représentation engendre une double attitude de rejet et d'acceptation de l'Autre. Est rejetée cette France colonisatrice représentée par le système colonial et les colons. Est acceptée la France des Lumières et des écrivains humanistes.

On retrouve cette position/posture chez beaucoup de nationalistes algériens, notamment les politiques. Ces derniers, attachés au crédo républicain français, aux valeurs des Lumières et de la Révolution française acquises sur les bancs de l'école et dans les livres des grands auteurs français, vont remettre en question le régime colonial et la souveraineté française en Algérie. Cela fait dire à Jean Lacouture (2013 : 15) :

« Le patriotisme algérien porte en lui une part de la culture française. Il est pour quelque chose, héritier des Lumières, des soldats de l'an II, de Victor Hugo. »

Les deux plus grandes figures du nationalisme algérien et fondateurs du deux principaux mouvement nationalistes de l'entre-deux guerre, à savoir Ferhat Abbas et Messali Hadj affirment le rôle des principes républicains français dans la naissance de l'idée nationaliste. Ferhat Abbas écrit en 1960 (2011 : 110) :

« Nos livres représentaient la France comme le symbole de la liberté. À l'école, on oubliait les blessures de la rue et la misère des douars pour chevaucher avec les révolutionnaires français et les soldats de l'an II, les grandes routes de l'histoire. »

Messali Hadj déclare pour sa part :

« La langue française nous a fait comprendre la Révolution de 1789 et la pensée française, Lamartine et Victor Hugo (...) À ces sources nouvelles, nous avons puisé beaucoup. », (cité par Stora 1989 : 34)

Soulignons enfin que ce travail n'a pas la prétention d'être exhaustif. D'autres pistes de recherche restent à explorer. De par sa valeur historique, littéraire et philosophique, le témoignage de M. Bekkouche mérite un plus grand intérêt de la part des chercheurs versés dans les sciences des textes littéraires, en Sciences du langage et en Histoire.

Bibliographie

- ABBAS. F. (2011), *Le Jeune Algérien*, Alger-Livres-Éditions, Alger.
- ABBAS. F. (2011), *La Nuit coloniale*, Alger Livres Éditions, Alger.
- BEKKOUCHE. M. (2002), *Journal d'un oublié*, Éditions ANEP, Alger.
- BEKKOUCHE. M. (2004), *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*, Éditions ANEP, Alger.
- BEKKOUCHE. M. (2017), *Le Passeur de rêves*, Éditions ANEP, Alger.
- LACOUTURE. J. (2013), *Le Manifeste du Peuple Algérien*, Orient Éditions.
- LIPIANSKY. E.-M. (1993), « L'identité dans la communication. », in *Communication & Langages*, n° 97, pp. 31-37.
- PERVILLÉ. G. (2004), *Les Etudiants algériens de l'université française*, Casbah Editions, Alger.
- STORA. B. (1989), « Messali Hadj et Ferhat Abbas », *Pour les droits de l'homme. Histoires, images, paroles*, Éditions Artis, Paris.
- TODOROV. T. (1992), *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris.